



BRILL

Le vrai nom de "Seroctan"

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 29, No. 1/3 (1932), pp. 43-54

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527013>

Accessed: 04/02/2011 08:11

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

LE VRAI NOM DE „SEROCTAN”

PAR

PAUL PELLIOT.

L'empire gengiskhanide, d'abord gouverné par la branche d'Ögödäi, fut transféré par les diètes de 1250 et 1251 à la descendance de Tului, quatrième fils de Gengis-khan. Ce changement, de si grande conséquence, fut surtout l'œuvre de la veuve de Tuluï, une Kéraït chrétienne qui est la mère des grands khans Mongka et Khubilai et de Hülägü, le fondateur de la dynastie mongole de Perse; c'est celle que le texte courant de Plan Carpin appelle "Seroctan".

On a adopté, pour le nom de cette veuve de Tuluï, les formes les plus divergentes, depuis le "Sarkoutna beghgehan" de de Guignes (*Hist. des Huns*, III, 87) jusqu'au "Siūr Kūkibī Bigī" de Raverty (*Tabakāt-i-nāširī*, 1092) et au "Siyourkhokhataïtai" de M. Blochet (*Introduction à l'Hist. des Mongols*, 165). J'ai indiqué moi-même "Soyorçaxtani-bägi" dans *T'oung Pao*, 1914, 628. Il me paraît possible aujourd'hui de serrer la question de plus près et d'analyser les divers éléments du nom.

En premier lieu, quoi qu'en ait dit M. Blochet (*Hist. des Mongols*, II, 89; mais cf. aussi II, 351), il est faux que la finale بېكى *beki* (ou *begi*) de Rašīdu-'d-Dīn soit "transformée" de تى قو **tai-qu*, qui serait le chinois 太后 *t'ai-heou*, "impératrice douairière". On peut discuter sur l'histoire et la valeur des titres de *beki* (*bäki*)

et *begi* (*bägi*); du moins nous sont-ils aujourd'hui bien connus, et ils ont été portés par des hommes et par des femmes¹).

Ce titre de *bägi* ne faisait pas partie inhérente du nom; aussi beaucoup de sources ne le donnent-elles pas. Quant au nom proprement dit, voici comment il nous apparaît dans les textes anciens.

1^o *Histoire secrète des Mongols* (*Yuan-tch'ao pi-che*), texte mongol transcrit phonétiquement en caractères chinois, § 186: 莎舌兒 中合黑塔泥別乞 So-cul-ha-h[ei]-t'a-ni-pie-k'i, ce qui, selon les règles de transcription de l'ouvrage, ramène à *Sorqaztani-bäki (*Sorqatani-bäki)²).

2^o *Histoire des Yuan* (*Yuan che*): α) ch. 3, 1a, 唆魯和帖尼 So-lou-houo-t'ie-ni; β) ch. 106, 3b, 唆魯忽帖尼 So-lou-houo-t'ie-ni; γ) ch. 116, 1a, 唆魯帖尼 So-lou-t'ie-ni. Il est pratiquement sûr qu'un caractère de transcription est tombé dans le troisième passage. Si on tient compte des habitudes de transcription du temps, les deux autres passages ramènent respectivement à *Sorzoqtäni et *Sorzoqtäni.

3^o Plan Carpin (1246). L'édition de d'Avezac (p. 666) donne "Serocetan", et cette leçon est appuyée par Vincent de Beauvais³)

1) Cf. en dernier lieu, dans *T'oung Pao*, 1931, 231, le résumé de la note où M. Vladimircov sépare *bäki*, titre donné à des hommes, de *bägi*, titre des princesses. La seule objection est qu'au XIV^e siècle, les transcrip-teurs de l'*Histoire secrète des Mongols* ont transcrit *bäki* dans les deux cas, et jamais *bägi*.

2) Cette partie ne se trouve malheureusement pas dans l'œuvre plus tardive dont un mss. a été retrouvé en Mongolie il y a quelques années et où environ une moitié du texte original mongol de l'*Histoire secrète* a été conservé. Je rappelle que, dans les transcriptions de l'*Histoire secrète*, le 合 *ho* précédé d'un petit 中 *tchong* est toujours à voyelle *a* comme l'actuel 哈 *ha*; dans les transcriptions moins minutieuses du temps, ce 中合 est remplacé tantôt par 哈 *ha*, tantôt simplement par 合 *ho* (à lire *ha*); en fait, je ne vois pas d'exemple, dans les transcriptions de ce temps, où 合 *ho* soit jamais employé pour transcrire un mot à voyelle *o*.

3) Je n'ai pas relevé les variantes des mss. de Vincent de Beauvais sur ce nom, mais "Serocetan" est donné aussi bien par l'éd. de Nuremberg, 1483, que par celle de Douai, 1624, et c'est aussi la leçon de l'édition utilisée par Hakluyt (cf. Beazley, *The texts and versions of John de Plano Carpini*, p. 86).

et par les mss. de Plan Carpin auxquels manque le ch. 9. Toutefois le seul mss. complet édité jusqu'ici, celui du Corpus Christi College de Cambridge, porte Sorocan, pour *Sorocan altéré de *Soroctan¹). Il me paraît très possible que Plan Carpin ait écrit réellement *Soroctan, et on aimerait à savoir ce que donne le mss., encore non collationné, de Wolfenbüttel²).

4^o Etienne Orbélian, qui alla deux fois à Karakorum sous le règne de Mongka, et la première fois du vivant même de la veuve de Tului, orthographe Suraxthambēk³). On peut admettre que, vu le caractère volontiers quiescent des voyelles finales du mongol, il a voulu noter un *Suraxtanⁱ-bēkⁱ; l'amuissement du premier *i* a laissé en contact *n* et *b*, et l'*n* s'est ainsi labialisé en *m*.

5^o Ĵuwainī avait été à Karakorum. Dans son édition, Mīrzá Muḥammad khān a adopté en principe la forme سرقوبتی بیکی S^orquy^at^ai-begi, sauf dans II, 219, où il lit سرقوبتی بیکی Begi-S^orquqīt^ai⁴). Mais les mss. mêmes montrent que la finale est bien تنی ^ot^ani. On voit en outre que Ĵuwainī ne note pas la voyelle de la première syllabe⁵). L'ensemble des leçons de ses mss. paraît

1) Le mss. de Leide (mss. “Pétau” de d’Avezac) n’est qu’une copie de celui de Cambridge; dans ce dernier, la lecture “Sorocan” est attestée par M. Pullé (*Historia Mongolorum*, 79) et par le P. Van Den Wyngaert (*Sinica Franciscana*, I, 66). Je ne crois pas que le P. Van Den Wyngaert ait eu raison de garder dans son texte même, qui est une édition critique, cette forme “Sorocan”, sûrement fautive; il fallait adopter “Seroctan” ou “Soroctan”.

2) Sur ce mss., cf. Van Den Wyngaert, *Sinica Franciscana*, I, 577.

3) Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l’Arménie*, II, 134, 135 et 280; Brosset, *Hist. de la Siounie*, 230 (où le premier *e* de “Sourakhtembek” est une faute d’impression); Patkanov, *Istoriya Mongolov*, I, 39 et 85 (dans la note de la p. 85, l’*n* de “Surakhtanbek” est une faute d’impression). Saint-Martin ajoute que d’“autres écrivains arméniens” appellent cette princesse “Sarkoudan”, mais il ne donne pas de références, et je ne retrouve pas le nom ailleurs chez les auteurs arméniens anciens auxquels j’ai accès.

4) Ĵuwainī emploie assez souvent Begi seul (I, 206, 211, 220; II, 250—256; III [non publié], 3—9), une fois le nom seul (I, 84), mais le plus souvent le nom suivi de *begi*, comme dans l’*Histoire secrète* et conformément à l’usage normal; cet exemple de II, 219, est le seul que je connaisse où *begi* précède le nom.

5) Quatremère (*Hist. des Mongols*, p. 90) prête à Ĵuwainī, dans un seul passage,

donc ramener à *سرفوتنی بیکی* S^orqt^ani-begi, sauf dans un cas qui suppose Begi-S^orqt^ani; les mss. semblent avoir eu la double forme du vivant même de Ĵuwainī, mais c'est peut-être S^orqt^ani qu'il avait toujours écrit.

6^o Bar Hebraeus a emprunté à Ĵuwainī à peu près tout ce qu'il rapporte sur l'histoire mongole. Dans son *Historia dynastiarum* (éd. Pococke, 473), il écrit en arabe *سرفوتنی بیکی*, ce que le traducteur Bauer (p. 310) a rendu par "Sarcutna Bigi", mais il est clair qu'il faut transcrire, comme pour Ĵuwainī, S^orqt^ani-begi¹); Bar Hebraeus s'est donc servi d'un mss. de Ĵuwainī qui donnait déjà la leçon sans *q* devant *t*. Et c'est bien la même leçon qu'il a suivie dans son *Chronicon Syriacum* (éd. Bruns, 492; trad., 508), quand il écrit en syriaque Srqt^ani-bgi, ce qu'on a transcrit "Sarkutani Begi". Il est vrai que les mss. indiquent ici un *a* au-dessus du *s* comme au-dessus du *t*, mais ces vocalisations ne doivent pas nous faire illusion. Si elles reposent sur une base quelconque, nous admettons que Bar Hebraeus se servait d'un mss. de Ĵuwainī vocalisé, où on avait, au début du nom, *س̄r̄* *sār*^o au lieu de *س̄r̄* *sör*^o, mais cela même me paraît peu probable, et je crois bien plutôt que l'addition de ces signes vocaliques est purement arbitraire²).

une leçon *سورقوتنی بیکی*, donc avec un *o* noté dans la première syllabe; mais je ne trouve pas confirmation de cette leçon dans ce qui me paraît être le passage correspondant de l'édition de Mīrzā Muḥammad khān, et je suppose qu'il y a là une inadvertance de Quatremère.

1) Je n'ai pas accès à l'édition de l'*Historia dynastiarum* donnée par Salhani à Beyrouit en 1890, mais elle a évidemment la même leçon, et il n'y a aucune raison de transcrire "Surukuteni" comme M. Risch l'a fait dans *Johann de Plano Carpini*, p. 140.

2) Je n'ai pas eu accès à l'édition de 1890 du P. Bedjan. Dans *Zapiski VOIRAO*, XXIII, 7, Barthold s'est appuyé sur cette vocalisation syriaque de Bar Hebraeus, qu'il empruntait à la chrestomathie de Bernstein-Kirsch (p. 112), pour défendre "Sarkutani", estimant que Bar-Hebraeus n'avait pas dû connaître le nom de cette princesse chrétienne par les seuls écrivains musulmans; mais tout montre au contraire que Bar-Hebraeus a copié ici Ĵuwainī, une fois de plus. D'ailleurs Barthold invoquait surtout cette forme

7^o Les éditeurs de Rašidu-'d-Dīn ne sont pas unanimes. Quatremère (85, 86, 90) s'est décidé pour *سيورقوتيتي بيكي*, qu'il a transcrit "Siourkoukiti-beighi". Berezin lit *سيورقوتيتي بيكي* qu'il transcrit "Surxuqtaï-Bige", et propose (*Trudy VOIRAO*, V, 261) de dériver le nom du mongol *sorya-*, "instruire"; il a songé aussi à mo. *soryoq*, "interdit", et ne l'a écarté qu'à cause de la vocalisation en *a* de la seconde syllabe chez Sanang Secen; plus tard, sur la foi de l'*Histoire secrète*, il a corrigé sa première lecture en "Surxukteni-bige" (*Trudy*, XIII, 228). M. Blochet, qui transcrit "Siyourkhokhataïtai" dans son *Introduction* (p. 165), adopte toujours *سيورقوتيتي بيكي* dans son édition (cf. en particulier les notes des pp. 89 et 351), ce qu'il lit, je pense, "Sⁱurquqt^ait^ai-begi". Mais, ici encore, les leçons des mss. et la comparaison avec les autres sources ne laissent aucun doute qu'il faille lire la fin du nom en *تني*, *-t^ani*, comme chez Ĵuwainī. Il y a par contre une double différence pour le reste du nom. En premier lieu, Rašidu-'d-Dīn a toujours *°quqtani*, au lieu que les mss. de Ĵuwainī, sauf dans un cas, ne donnent que *°qutani*. Par ailleurs, Rašidu-'d-Dīn insère un *i* après l'*s* initial. Mais ici une sérieuse difficulté se pose. Quatremère, Hammer-Purgstall (par ex. *Geschichte der Ilchane*, II, 532), d'Ohsson (par ex. II, 252), Raverty indiquent cet *i* après *s*, mais il n'apparaît pas chez Erdmann (*Vollständige Uebersicht*, 136), ni surtout jamais dans aucun des sept mss. que Berezin a utilisés: tous les sept ont toujours *سر s^or-* ou *سور sor-* au début du nom. M. Blochet ne donne malheureusement, dans son édition, aucune collation des variantes que les mss. dont il s'est servi offrent pour le nom; on aimerait à savoir s'ils ont tous et toujours *سيور s^o yur-*

syriaque pour défendre contre M. Blochet la finale en *-tani*, en quoi il avait raison; en fait, lui-même adoptait "Surxuktani-biki", avec voyelle labiale dans la première syllabe, et on verra qu'il n'était pas loin de la vérité. La forme syriaque est reproduite inexactement dans Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 89.

comme première syllabe. Je discuterai plus loin l'interprétation que cette initiale supposerait.

8° D'après Quatremère (p. 86), Mirkhond écrit سورقوبیتی بیکی [à corr. en تنخی^o], donc Sorquqt^ani-bägi, sans *i* après *s*-.

9° Abū-'l-Ghāzī (éd. Desmaisons, 44, 145) cite deux fois le nom; la première fois, Desmaisons écrit سیورقوتای بیکی S^oyurquqtaï-begi, la seconde سورقوتی بیکی Sorquqt^aï-begi, les deux fois sans remarques ni variantes; dans sa traduction (pp. 45 et 153), il transcrit "Sourquqtaï Bigué" et "Sourquqti-Bigui". On ne peut évidemment se fier à un texte et à une traduction aussi superficiellement établis et je n'ai pas accès à l'édition plus ancienne de Kazan.

10° Le Mongol Sanang Secen, qui écrivait en 1662, a la forme "Sorxa-tai begi tayiyu", où *tayiyu* est naturellement le chinois *t'ai-heou*, "impératrice douairière" (éd. Schmidt, 112 et 113). Mais la traduction chinoise du XVIII^e siècle a été faite sur un manuscrit où le nom a été lu autrement; la transcription adoptée dans cette traduction suppose en effet Suraqtai-bäki. Naturellement, les traducteurs du XVIII^e siècle n'avaient plus aucune notion sur la lecture *u* ou *o* de la première voyelle, mais il suffit d'une très légère modification pour changer °xa-tai (ou °qa-tai) en °aq-tai, et il n'en faut même aucune si le nom est écrit en un seul mot, comme c'était le cas probablement dans l'original¹). Je crois que Soraq^o n'est pas nécessairement à écarter en faveur de Sorqa^o, et m'en expliquerai bientôt. On notera, bien que les traducteurs n'aient pas dû avoir une tradition sur ce point, qu'ils ont adopté *bäki* comme ceux de l'*Histoire secrète* au XIV^e siècle, et non pas *bägi* ou *begi*, qui est seul correct ici selon M. Vladimircov (certaines

1) Je parle toujours comme si la traduction chinoise avait été faite directement sur le texte mongol; au cas probable où il faudrait faire intervenir une traduction intermédiaire en mandchou (cf. W. Fuchs dans *Asia Major*, VII, 478), ce que je dis des traducteurs chinois s'appliquerait en réalité aux traducteurs mandchous.

transcriptions du *Yuan che* ramentent par contre à *bägi* dans des noms de femmes). Il n'est pas inutile enfin de rappeler que, si Sanang Secen représente bien une tradition indépendante, son texte n'en fourmille pas moins de noms étrangement altérés. Le seul point important est qu'il vocalise en *a* la seconde syllabe comme l'*Histoire secrète*, et il est assez vraisemblable qu'on ait encore eu de son temps, en mongol, la portion de l'*Histoire secrète* qui manque au mss. retrouvé récemment en Mongolie.

De nos textes les plus anciens, ceux du XIII^e siècle, il résulte avec évidence que la Kéraït femme de Tului portait un nom dont le début était Sorɣaq- ou Sorɣoq- ou S^oɣurdaq-, mais dont la finale était sûrement *-tani*; cette finale n'a pas été expliquée jusqu'ici, et c'est pourquoi on a hésité à l'adopter; elle est cependant attestée alors par des parallèles assez nombreux, dont je citerai les suivants:

1^o Le *Yuan che* (106, 1 b et 2 b) nomme deux princesses 乞里吉忽帖尼 K'i-li-ki-hou-t'ie-ni, l'une comme "troisième impératrice" d'Ögödäi, l'autre comme une des impératrices de Tch'eng-tsong, c'est-à-dire de Tämür Öljäitü. Le nom n'apparaît pas parmi les femmes d'Ögödäi chez Rašidu-'d-Dīn, et je n'ai pas accès à une liste des femmes de Tämür Öljäitü qui soit indépendante de celle du *Yuan che*; l'identité des deux transcriptions est un peu suspecte, et peut-être, dans ces tableaux assez incorrects du *Yuan che*, s'est-il produit un dédoublement. Mais cela n'enlève rien à la valeur du nom lui-même, qui paraît représenter un original *Kirgiɣutāni (<*Qirɣiɣutāni) ou *Kirgiɣuqtāni (<*Qirɣiɣuqtāni).

2^o Rašidu-'d-Dīn parle d'une Kéraït, nièce de la Kéraït Doquzɣatun, et qui, concubine de Hülägü, puis d'Abaqa, hérita l'ordu de Doquzɣatun à la mort de celle-ci; elle-même mourut en février 1292. Quatremère (pp. 94 et 95) l'a appelée توقيتي Tuqiti, Hammer (II, 554) توقيني Tuqini, d'Ohsson (III, 553) et Berezin (V, 100) توقيتی Tuqtaï. Mais il faut certainement lire توقيتنی Tuqt^ani, comme

l'avait fait Erdmann (*Vollst. Uebersicht*, 137). C'est en effet là la princesse chrétienne Tuɣtani dont parle Vardan (Patkanov, *Istoriya Mongolov*, I, 25), et c'est là aussi la "Tuɣtani", destinataire d'une lettre pontificale de 1288¹).

3^o La femme de Čormayan est appelée Eltina-ɣatun par Kirakos (cf. mon travail *Les Mongols et la Papauté*, p. 51), mais Altana-ɣatun par Malakia²). Je soupçonne que la vraie forme est *Altanī-ɣatun ou *Ältäni-ɣatun.

4^o Dans l'inscription que 虞集 Yu Tsi rédigea en 1328 pour l'histoire de la famille d'Äl-tämür, lequel était d'origine qipčaq (*Yuan wen lei*, ch. 26; et cf. *Yuan che*, 135, 5b), on rencontre entre autres, pour la fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e, les noms de femmes suivants: 太塔你 T'ai-t'a-ni, *Taitani, qui était Ĵajirajin, c'est-à-dire une Ĵajirat; 也先帖你 Ye-sien-t'ie-ni, *Äsantäni, qui était Tatarjin, c'est-à-dire une Tatar; 月魯帖你 Yue-lou-t'ie-ni, *Ürүktäni.

Ainsi *-tani* ou *-täni* nous apparaît comme un suffixe qui s'ajoutait, suivant la "classe" du mot, pour former des noms de femmes: en effet Äl, Tuq, Tai, Äsän sont le premier élément de noms nombreux (tels Äl-tämür, Tuq-tämür, Tai-buqa, Äsän-buqa, etc.); mais les transpositeurs du XIV^e siècle n'avaient déjà plus tous le sens de la différentiation de *-tani* et de *-täni*, et comme l'écriture mongole

1) Cf. par exemple Chabot, *Histoire de Mar Jabalaha III*, p. 204. M. Chabot a distingué une "Touctai-Khatoun" d'une autre princesse "Toukdan, Touctan, Noukdan-Khatoun" (cf. son index, p. 277), et il dit en outre (pp. 97, 203) que "Touctan", etc., était de race "tartare"; mais il s'agit toujours de Tuqtani, qui n'était pas Tatar, mais Kérait. Hammer, dans sa *Gesch. der Ilchane*, a séparé à tort une "Tukini" d'une "Tuktini" (voir son index). Dans Waṣṣāf, Hammer (p. 262) a faussement vocalisé en "Takteni" le تَقْتَنِی Tuqtāni de son mss., si bien qu'on trouve aussi bien "Takteni" que "Tuktan" dans Howorth (III, 312, 349).

2) K. P. Patkonov, *Istoriya Mongolov inoka Magakii, XIII véka*, S^t Pétersbourg, 1871, in-8, pp. 11 et 74. A la p. 11, dans le texte, Patkanov écrit Altana, mais Altina dans la note de la p. 74.

ne distingue pas entre les deux formes, il leur est arrivé de transcrire *-täni* même après des formes non palatalisées, peut-être par influence régressive du *i* de *-tani*. Ce suffixe de noms féminins est assez analogue à celui de *-lun* (*-lün*), si fréquent aux XIII^e et XIV^e siècles (Tämülün, Nomolun, Ö'älün, etc.).

Je n'ai pas encore d'opinion arrêtée sur l'origine de ce suffixe *-tani* de noms féminins. La distinction des genres, qui a pratiquement disparu du mongol actuel, était assez marquée en mongol moyen. Pour "deux", on disait *qoyar* pour les hommes, mais *jirin* pour les femmes. Les ethniques féminins en *-jin* sont nombreux et déjà signalés par Rašidu-'d-Dīn. Les noms de femmes empruntés aux couleurs étaient régulièrement en *-qčīn*, comme le sont aujourd'hui les robes des femelles d'animaux. Il se peut même qu'il y ait eu des traces de distinction des genres dans les formes *-ba* et *-bi* du parfait. En tout cas, l'*Histoire secrète* emploie encore presque toujours le suffixe adjectif *-tu* (*-tü*) quand il s'agit d'hommes, mais *-tai* (*-täi*) quand il s'agit de femmes. Et bien que le mongol moderne n'ait plus le sens de cette distinction, il en a gardé des traces dans quelques termes que leur caractère vénérable a préservés: aujourd'hui encore, *sutu* se dit de l'empereur, mais *sutai* de l'impératrice; *χutuxtu* est un saint, mais *χutuxtai* est une sainte. En ce qui concerne *-tani* (*-täni*), on pourrait songer à y voir une forme archaïque du suffixe adjectif féminin *-tai* (*-täi*); mais ce dernier se rencontre aussi à la même époque, et il serait prématuré de conclure à des variations ou à des survivances de caractère dialectal.

Du nom de la Kéraït femme de Tului, nous avons donc déterminé maintenant le titre final *bägi*, qui n'en est pas partie intégrante, et l'affixe féminin *-tani*. Reste la première partie du nom, qui offre plus de difficultés.

Une lecture *"Siyurχuq'" est impossible; outre qu'elle ne repré-

sente rien, une telle forme aurait passé à *Šiyurɣuq au moins dès le temps de Rašīdu-'d-Dīn. D'autre part, on a un thème verbal ture *suyurɣa-* ou plutôt *soyurɣa-*¹⁾, représenté aussi en mongol, et qui signifie "accorder une faveur à"; le substantif mongol qui en est dérivé, *soyurɣal* (> *soyorɣal*), "faveur", a passé en *jaɣatai*²⁾, et était déjà dans le *Codex Comanicus* (p. 204: "*soyurɣal*"). Or un nom fréquent de l'onomastique turque du Moyen Age, *Soyurɣatmīš*, est généralement écrit *سيورغاتميش*, avec des variantes pour la notation ou l'absence de notation des deux dernières voyelles, mais ordinairement sans notation de l'o de la première syllabe. La forme de Rašīdu-'d-Dīn pour le nom de la femme de Tului, telle que ce nom nous est donné le plus souvent depuis Quatremère, ne pourrait représenter que *S^oyrquqt^ani = *Soyurɣuqtani, et c'est pourquoi, tenant compte de cette notation que l'édition de M. Blochet me faisait croire générale dans les mss. de Rašīd, et aussi du premier *a* du *Sorɣaqtani de l'*Histoire secrète*, j'ai restitué jadis *Soyorɣaxtani-bāgi.

Je suis beaucoup plus hésitant aujourd'hui, puisque je ne trouve trace d'un *-i-* après l'*s-* initial ni chez Ĵuwainī, ni chez Etienne Orbélian, et qu'il apparaît que cet *-i-* manque à beaucoup de mss. de Rašīdu-'d-Dīn lui-même. Sa disparition s'explique mal, et il se pourrait que son apparition même fût secondaire et due à l'influence de noms du type de *Soyurɣatmīš*.

Abstraction faite de cet *i*, nous restons en face de *Sorɣaqtani dans l'*Histoire secrète*, de *Sorɣuqtani* (ou *Sorɣoqtani*) et *Soruqtani*

1) Cf. à son sujet *T'oung Pao*, 1930, 302—303; *Les Mongols et la Papauté*, p. 166. On a "*soyurɣadi*" au parfait dans le *Codex Comanicus* (p. 215).

2) Cf. par exemple la charte turque de 1469 due à Omar Šeiḫ, le père de Babur, dans *Zapiski VOIRAO*, XVI, 011; mais Melioranskii s'est trompé en voulant rapprocher *soyurɣal* d'une racine *soi-*, *soyur-*, plus l'arabe *خلعة*, "robe d'honneur".

(ou Soroqtani) chez les écrivains musulmans, de "Suraxthambēk" chez Etienne Orbélian, de Seroctan ou assez probablement "Soroctan" chez Plan Carpin, de Sorzatai ou Soraxtai chez Sanang Secen. La chute du -ɣ- après l'r chez Plan Carpin et Etienne Orbélian, et peut-être chez Ĵuwainī (copié par Bar Hebraeus), est probablement un fait de prononciation dialectale; Ĵuwainī et Plan Carpin ont en commun des formes qui ne sont pas celles du mongol classique, tel Töši, Tossuc (le -c final paraît dû à l'influence de Tossuccan), pour Ĵöči. Le cas de Sanang Secen peut être différent et la disparition de ce -ɣ- (ou du -q) peut s'expliquer par l'omission graphique de deux crochets sur cinq. Pour ce qui est enfin de la voyelle de la seconde syllabe, Sanang Secen nous confirme la vocalisation en -a- de l'*Histoire secrète*, et on la trouve aussi chez Etienne Orbélian. Elle est en outre appuyée par le nom, évidemment apparenté, de la princesse 唆兒哈罕 So-eul-ha-han, *Sorɣaqaŋ, qui se rencontre dans le *Yuan che* (109, 1 b)¹). Je pense qu'il y a là une alternance de vocalisme due à une prononciation élargie *Sorɣāqtani qui hésitait entre Sorɣaqa et Sorɣoqa.

Cet élément Sorɣaqa ou Sorɣoqa, nous le retrouvons dans un autre nom. L'*Histoire secrète* connaît un Sorqatu Ĵürki que Rašidu-'d-Dīn appelle tantôt Sorqaqtu Yürki, tantôt Sorqoqtu Yürki²), et Rašid spécifie que Sorqoqtu signifie "qui a une 'envie' sur le corps". Nous ne connaissons pas en mongol ce nom des taches congénitales, des grains de beauté; leur nom usuel est *mānggä* (cf. *T'oung Pao*, 1930, 277). Peut-être le mot, comme Berezin l'a envisagé (*Trudy*,

1) Ce serait une fille d'Ügödäi, mais je ne retrouve pas de mention d'elle ailleurs jusqu'ici.

2) Cf. *T'oung Pao*, 1930, 200, et, pour Sorqoqtu Yürki, Berezin, XIII, 94, et texte persan, 152; Berezin a imprimé "Surxatu-Yurki" dans sa traduction, mais ses mss. supposent nettement Sorqoqtu = Sorɣoqtu.

XIII, 182), s'apparente-t-il à mo. *sorbi*, "cicatrice", qui existe aussi dans quelques dialectes turcs de l'Altaï (*sorbï*, *sorba*); mais ce n'est qu'une hypothèse. En tout cas, il semble bien que *Sorçaqtani* ou *Sorçoqtani* soit une forme féminine de *Sorçaqtu*, tout comme le serait *Sorçaqtai*. Et le nom de la femme de Tului, de la mère de Mongka, de Khubilai et de Hülägü, est décidément à lire *Sorçaqtani-bägi* > *Sorçoqtani-bägi*.
